

Par e-mail : <https://www.lalibre.be/planete/environnement/2024/07/19/pour-survivre-a-long-terme-en-tant-quespece-il-vaut-mieux-etre-adaptable-et-pouvoir-changer-de-cap-quand-cest-necessaire-JPKNHQ2O7BDUTOZBFH2XWQY5JY/>

"Pour survivre à long terme en tant qu'espèce, il vaut mieux être adaptable et pouvoir changer de cap quand c'est nécessaire"

Le biologiste Olivier Hamant et la psychologue Paola Adurno défendent l'idée que le choix de la recherche de la robustesse plutôt que de la performance permettrait de faire face aux grands bouleversements de notre siècle.

[Emmeline Van den Bosch](#) Journaliste au service Belgique

- Publié le 19-07-2024

Olivier Hamant est chercheur en biologie à l'Institut national français de recherche pour l'agriculture, l'alimentation et l'environnement (Inrae). Dans son dernier ouvrage, "[De l'incohérence](#)", il expose une philosophie politique inspirée du vivant pour répondre aux bouleversements contemporains. Paola Adurno est psychologue, slameuse et conférencière. Tous deux sont spécialistes du concept de "robustesse" et nous expliquent pourquoi nous aurions tout à gagner à renoncer à la performance.

Pouvez-vous nous expliquer en quelques mots ce qu'est la robustesse ?

Olivier Hamant (OH) : La robustesse, c'est la réponse opérationnelle à un monde fluctuant. Dit autrement, c'est maintenir le système stable malgré les variations imprévisibles du monde. Tous les scientifiques nous disent que le XXI^e siècle sera très fluctuant. On va vivre par exemple des méga-feux ou des méga-inondations. Pour y faire face, être robuste est essentiel. Ça ne veut pas dire être fort et rigide, c'est plutôt savoir faire preuve de souplesse interne pour être capable d'encaisser les chocs extérieurs. C'est explorer les voies alternatives à celles qu'on pense "efficaces" pour apprendre à réagir autrement quand ces voies qu'on a toujours connues ne seront plus disponibles.

Dans votre ouvrage, vous invitez l'humain à prendre exemple sur la nature, qui est particulièrement robuste...

OH : Le vivant ne cherche pas à être efficace. En fait, la nature gâche même énormément d'énergie. Prenons la photosynthèse : son rendement est d'environ 1 %, les plantes gâchent donc 99 % d'énergie solaire. Le vivant nous montre que la robustesse a un coût. C'est une forme d'incohérence : on peut penser que la nature est très économe, en réalité, pas du tout. Mais elle est adaptable, réparable, connaît plusieurs voies. On le voit avec l'agroécologie – qui est la version robuste de

l'agriculture : les rendements sont bien moins importants que dans l'agriculture traditionnelle, mais à plus long terme, la terre et les pollinisateurs se portent beaucoup mieux, et la production est plus pérenne.

Tout rendre robuste va demander de fameuses transformations dans notre société. Est-ce réaliste ?

OH : En réalité, on n'aura pas le choix. Parce qu'on va se diriger vers une pénurie de ressources. C'est en situation de manque de ressources qu'on voit les humains collaborer le mieux. Le monde robuste est en train de se développer. Dans 10 ou 20 ans, les normes seront très différentes. À côté de ça, on voit aussi la course à l'ultra-performance s'accélérer, avec des projets toujours plus fous, comme Elon Musk qui veut installer l'humain sur Mars. Mais on est en train de vivre le chant du cygne de cette course. On se rend de plus en plus compte qu'elle n'a pas de sens, qu'on est en plein délire. Il faut ringardiser la performance. Ringardiser cette image du mâle blanc dominant qui consomme pléthore de ressources et qui aggrave encore plus rapidement la pénurie pour des projets qui n'ont pas le moindre sens.

Paola Adurno (PA) : C'est aussi la question de la définition de la réussite. Une bonne partie de la population a encore cette vision toxique de la vie réussie, qui est une vie qui favorise l'écocide (c'est-à-dire une action causant un dommage écologique grave, NdLR). Avoir tout ce qu'on veut, quand on le veut – généralement tout de suite – et toujours plus. Pour moi, il y a un gros travail à faire sur ces représentations.

Pourquoi l'être humain a-t-il tendance à persévérer à ce point dans des voies sans issue ?

PA : On a l'impression que faire preuve d'honnêteté radicale, qu'être capable de reconnaître qu'une idée n'était pas bonne, c'est faire preuve de faiblesse. Alors qu'en réalité, c'est plutôt une preuve de courage. Et pour survivre à long terme en tant qu'espèce, il vaut mieux être adaptable et pouvoir changer de cap quand c'est nécessaire. En langage familier, on dirait qu'il n'y a que les cons qui ne changent pas d'avis. Être parfois incohérent, oser se remettre en question, c'est plus difficile mais ça a plus de sens et plus de poids pour s'en sortir dans ce monde fluctuant. On a besoin de nouveaux récits : mettre en avant l'humilité, la force de la vulnérabilité, la puissance du doute, qui sont des outils d'adaptabilité dont on a besoin.

À quoi pourrait ressembler un modèle politique robuste ?

PA : Une démocratie participative, ancrée dans les territoires, qui connaît les réalités du terrain.

OH : Pour moi, il faut distinguer pouvoir et puissance. Le pouvoir rend impuissant. Prenons les hommes politiques ou les entrepreneurs qui semblent avoir tout réussi, qui ont du pouvoir. En réalité, ils souffrent. Ils portent tout sur leurs épaules. On nous bassine depuis l'enfance qu'être un adulte responsable, c'est être autonome, c'est réussir seul, c'est être détaché des autres. Tout ça mène à une culture de la compétition et donc à la violence, tant envers les autres qu'envers soi-même. La vraie puissance, c'est le socle collectif qui est capable de tenir face aux aléas, quels qu'ils soient. Un modèle politique robuste serait ancré dans la puissance, non le pouvoir.

Vous désignez les incohérences d'une société comme ses garde-fous qui mènent en fait à l'harmonie du groupe. C'est un peu contre-intuitif, non ?

OH : Il faut imaginer un monde où tout le monde serait pareil. Si on était tous des clones, on n'aurait plus rien à se dire puisqu'on connaîtrait d'avance la réponse de l'autre. Devant un problème,

on serait aussi rapidement bloqués puisqu'on réagirait tous de la même façon. L'hétérogénéité de notre société, c'est notre bouclier contre les fluctuations du monde.

Avec les réseaux sociaux qui nous enferment dans des "bulles" d'informations et poussent à la polarisation des opinions, cette hétérogénéité donne pourtant l'impression qu'on ne se comprend plus beaucoup. Comment renouer le dialogue ?

PA : Le retour à la vie réelle, à la terre. Toutes les activités qui favorisent le retour à la nature et à la culture. À l'essentiel, en fait. C'est là qu'on crée des espaces de rencontre et d'échange. Les écoles du dehors, les tiers-lieux, etc.

OH : Pour moi, c'est essentiel, mais ce n'est pas suffisant. Il faut qu'on ait une réflexion collective sur les outils numériques. Pour le moment, on les laisse se propager en totale liberté, sans les réguler. Le scrolling (le fait de faire défiler le fil d'actualité d'un réseau social, NdLR), c'est addictif, dangereux. En Californie, une personne a inventé le "scrolling visqueux", c'est-à-dire qu'au plus on fait défiler, au plus ça devient lent. Au bout d'un moment, on en a marre et on arrête. Ce serait une façon de nous forcer à relever la tête.

Il n'y a jamais eu autant d'incapacités de travail pour cause de maladie qu'aujourd'hui. Comment retrouver de la robustesse dans le monde du travail ?

PA : Quand une fleur ne pousse pas comme il le voudrait, le jardinier modifie l'environnement dans lequel elle évolue, pas la fleur. Le problème au travail est qu'on est souvent dans la suradaptation pour coller aux exigences parfois absurdes de certains lieux de travail. Au bout d'un moment, on craque. Le burn-out est une pathologie de notre civilisation. Il y a cette pression à aller vers la croissance matérielle. On se retrouve alors en dissonance entre le cerveau qui continue de dire "je veux", et le corps qui dit "stop". De la même façon qu'on observe les conséquences catastrophiques du dépassement des limites planétaires, ces maladies sont aussi la conséquence du dépassement des limites de l'humain.

Dans "De l'incohérence", vous montrez que l'incohérence mène à la robustesse. Comment est-ce possible ?

OH : Prenons à nouveau un exemple qui vient de la nature. En poussant, une plante fabrique de la cellulose. C'est une molécule qui est aussi rigide que de l'acier. Et plus elle pousse, plus la plante se rigidifie et donc freine sa propre croissance. C'est totalement incohérent, mais ça permet à la plante d'être très adaptable. C'est comme si elle avait en permanence le pied sur le frein et sur l'accélérateur. Ça semble ridicule, mais le vivant est sur Terre depuis des milliards d'années – l'humain, lui, n'est âgé que de 300 000 ans – et a connu d'innombrables fluctuations. Il a pourtant survécu. Le vivant nous offre un autre récit. Ça fait peur d'en changer, c'est pour ça que les gens ont du mal à lâcher la performance pour la robustesse. Mais ce monde robuste qui nous attend, il aura beaucoup plus de sens, il sera beaucoup plus joyeux, beaucoup plus adapté, beaucoup plus riche.